H. LIMET
Liège

DANS LES COULISSES DE LA DIPLOMATIE MARIOTE
Guerre et paix au temps de Hammu-rapi

La diplomatie qui règlait les relations entre Etats, dans le Proche-Orient du XVIIIe siècle avant notre ère, a fait l'objet de nombreuses études. Outre le célèbre article de G. Dossin, dans Syria 19 (1938), p. 105-126, on cite encore souvent celui de J.M. Munn-Rankin, dans Iraq 18 (1956), p. 58-110 ; Korošec, un assyriologue doublé d'un juriste, a fait une communication sur le sujet à la Rencontre assyriologique de Liège, en 1966, et A. Finet a exposé la politique d'expansion au temps de Hammu-rapi, dans AIPHOS XX (1968-72), p. 223 à 246, sans parler du récit des événements que l'on trouvera, sous la plume de J.R. Kupper, dans le chapitre I de la Cambridge Ancient History, vol. II. On pourrait ajouter d'autres titres encore (1).

Notre propos est d'examiner, non pas les événements eux-mêmes ou les tractations diplomatiques, mais d'éclairer un autre thème : celui de la guerre et de la paix, et surtout, en l'analysant sous un angle plus sociologique qu'historique.

*
* *

La guerre est un phénomène qui présente deux aspects ; on les définira avec Raymond Aron, à la suite de Clausewitz, comme la grammaire de la guerre et la logique de la guerre. La première ne nous retiendra pas ici : stratégie, tactique, composition et recrutement des armées, leur armement, etc... En revanche, la seconde touche de très près le sujet qui nous a été proposé (2) : les hostilités sont déclenchées ou arrêtées pour des motifs ou des objectifs qui sont jugés comme à atteindre ou comme atteints, par le pouvoir politique, lequel définit les modalités de l'action militaire et son terme. Dans le cas qui nous occupe - Mari, au XVIIe siècle avant notre ère -, Zimri-

Lim conduisait les opérations : il y avait donc confusion entre les deux aspects.

D'autre part, les causes de guerre, l'organisation des armées dépendent de la société, ou mieux, de l'ensemble des sociétés au sein desquelles le conflit éclate et se prolonge par des actions violentes avec affrontements des armées. Chaque type de culture génère son type de guerre.

Avec les archives de Mari, nous possédons des témoignages irremplaçables sur les motivations secrètes des belligérants et non sur l'image qu'ils ont souhaité laisser des conflits qui surgissaient entre eux. La critique historique, à ce point de vue, préférera les lettres de Zimri-Lim aux annales assyriennes.

Des différences énormes apparaîtront clairement entre les diverses époques de l'histoire mésopotamienne : chez les Sumériens "présargoniques", les conflits opposent des cités pour des frontières indécises ; les rois de la 3e dynastie d'Ur ont unifié le Pays et assument la charge de repousser les envahisseurs, Goutéens, Amorrites, Hourrites ; au temps de Suppiluliuma ou d'Assurbanipal, nous avons affaire à des empires. A l'époque paléo-babylonienne, le Proche-Orient est divisé en de nombreux royaumes, si tant est que ce terme convienne. Tel souverain domine quelques "vassaux". La description qu'en donne une lettre si souvent citée est significative : selon Itur-Asdu, "il n'y a pas un seul roi qui soit à lui seul puissant, dix ou quinze rois suivent Hammu-rapi, autant Rīm-Sin de Larsa, autant Ibal-pī-El d'Ešnunna, Amud-pī-El de Qatna, vingt rois sont derrière Yarīm-Lim, le roi du Yamhad", dont la capitale est Alep (3).

Quelle est la nature exacte du lien qui unit le "suzerain" et les "vassaux" ? Le "suzerain" est un père, le "vassal" se considère comme un fils. Des rois qui sont sur un pied d'égalité sont des frères. Cette façon protocolaire de s'interpeller est déjà un indice. Yatar-Ami, au moment où il succède sur le trône de Carkemish à son père, feu Aplahanda, proclame à l'intention de Zimri-Lim : "C'est Zimri-Lim qui est mon père, Yatar-Ami est ton fils" (4).

Un roi puissant exerce sur le pays du plus faible la namlākātum "souveraineté" et place auprès du roi "vassal" un haziānum, sorte de commissaire, de représentant, de conseiller qui le surveille (5). Un "vassal" s'exprime ainsi à l'égard des ennemis : "si vous êtes les ennemis de Zimri-Lim, mon seigneur, vous êtes aussi mes ennemis" (XIII 145, 14-15). Il a pour mission de ramener un pays troublé ou révolté ana qāt bēliya "sous l'autorité (la main) de mon seigneur" (XIII, 146,23). L'aide ne va pas au-delà du service au "suzerain" ; ainsi les gens de Zalmaqum précisent bien les limites de leur engagement : mimma Bābili ul bēl gimilliya "envers Babylone nous n'avons aucune obligation"

(X,76) ; c'est à Zimri-Lim uniquement qu'ils consentent à fournir des soldats, et non à Hammu-rapi.

Le rituel qui engage la vassalité est connu par les lettres de Yawi-ilā, publiées et analysées par A. Finet (6) ; il a saisi le bord du vêtement de son seigneur (XIII,148,8), Zimri-Lim, de son côté, lui a écrit : "envoie-moi tes dieux, que j'engage ma vie" (XIII,147,6) ; Yawi-ilā souhaite dès lors, après qu'il aura envoyé ses dieux, que "son seigneur prête serment". Il pourra alors se rendre à Mari sans appréhension, pour prendre des décisions. Ailleurs (X,121), nous lisons : "J'ai reçu les gens de la ville de Šenah, j'ai accepté ces hommes en allégeance ; j'ai placé un commissaire au coeur de la ville". Le vocabulaire est significatif : ana yālūti leqûm "accepter l'allégeance" ; warki...alākum "aller à la suite (d'un autre roi) ; ana ṣerīya ušešer "je les tournerai de mon côté" (IV,40,19-20) ou ana idi bēlišu utērma mātam šuāti uškin "il a ramené la ville du côté de son seigneur et il a soumis le pays" (X,84,9-10) ; ina tikkātiya ukal "je tiens en laisse (les Elamites et les gens d'Ešnunna)" (IV,20,16).

L'équilibre politique du Proche-Orient repose également sur les alliances qui se concluent avec un rituel approprié, comme on le verra dans le rapport de Bina-Ištar, un roi de Haute-Mésopotamie : "J'ai tué l'ânon avec Qarni-Lim (roi d'Andariq) ; s'il pèche contre Zimri-Lim et ses armées, moi je me tournerai vers ton adversaire", c'est-à-dire qu'il prendra le parti de Zimri-Lim (7). Le roi de Mari s'efforce d'établir la paix entre Qarni-Lim et Hammu-rapi (de Babylone ou de Kurda ?) : "Ils prêteront serment" (8). Une situation presque analogue nous est révélée par une lettre dont l'expéditrice est sans doute Simatum, fille de Zimri-Lim et épouse de Haya-sumû ; elle explique que ce dernier et Turumnatki se sont concertés : "ils ont prêté serment entre eux" (9).

On a retrouvé à Tell el-Rimah une lettre de Zimri-Lim, qui propose une alliance à son confrère Hatnu-rapi : "Tuons l'ânon", écrit-il, "et prêtons serment entre nous", formule qu'il répète plus loin ; il s'engage en outre à amener en faveur du roi de Karana les rois qui lui sont favorables : "mes frères qui sont en bons termes avec moi" (10). Les alliances se concluent parfois au détriment de tiers, comme le montre le passage d'une lettre, émanant d'un personnage inconnu, mais probablement important négociateur ; il y est question de s'assurer la neutralité de Qarni-Lim en cas de conflit entre Mari et les Benjaminites ; le prix en est la non-intervention d'un allié de Zimri-Lim (11).

La cérémonie de l'alliance, qui est sanctionnée par le sacrifice d'un ânon, est plusieurs fois attestée (12) ; elle semble bien appartenir à un rituel

de bédouins. On remarquera, en effet, que le verbe qatālum n'est pas accadien, que le terme hârum ne l'est pas davantage, mais qu'ils appartiennent tous deux au sémitique occidental, de même que l'abstrait namlākātum et yālūtum. Nous avons donc affaire à des coutumes amorrites, plus que babyloniennes; tous les rois, à ce moment, sont des amorrites, il existe donc entre eux une façon, qui leur est commune, de traiter leurs relations.

La paix se dit salīmum ; comme le montre la racine (salāmum), elle est fondée sur l'amitié (son contraire est, d'ailleurs, nukurtum). On l'obtient par la diplomatie, jeu dans lequel, comme de tout temps, le plus fort, le plus menaçant aussi, l'emporte. Elle est le résultat péniblement obtenu de tractations sans fin, on ne recule ni devant le mensonge ni devant la ruse qui sont monnaie courante (II,77). La paix scellée, après que les rois "ont touché leur vie" (napištam lapātum) (13), il convient qu'ils entretiennent d'excellents rapports (damqātum, un pluriel plus concret que le singulier damiqtum (X,140,4-10-14 ; II,44,41) avec le nouvel allié, parfois ancien adversaire. Une politique matrimoniale bien conduite renforce les liens entre les rois : tel souverain marie une de ses filles à un roi allié dont elle devient la seconde épouse ; on connaît plusieurs de ces princesses, fort malheureuses à la suite d'un mariage de ce genre. Les échanges de cadeaux (vases, métaux, vin ou miel) contribuent à entretenir les bonnes dispositions des uns et des autres; les archives économiques, de mieux en mieux connues, attestent que cette pratique était fort en honneur et jouait un rôle primordial. Les rois, qui avaient conclu alliance, se devaient mutuellement une aide militaire si le besoin s'en faisait sentir. Il n'y a pas lieu de revenir sur ces obligations qui ont été bien étudiées.

Si elles sont respectées, les conflits ne sont pas à redouter. Ils éclatent néanmoins et correspondent au type de relations que nous venons de décrire. Les causes des guerres (14) se résument au principe fondamental que voici: l'ennemi est celui qui ne respecte pas les conditions d'équilibre péniblement obtenues et qui enfreint les rapports quasi familiaux qui unissent les rois entre eux. Dans la réalité, le conflit naît à cause de peuples nomades qui ne se sont pas intégrés au système ou à cause de manquements au code imposé par le système. Dans le premier cas, les causes sont économiques ; dans le second elles peuvent l'être, mais des questions d'honneur et de prestige doivent être prises en considération.

Dans leurs rapports, les gouverneurs signalent fréquemment des razzias (15) ; les villes ont des remparts pour se prémunir contre ces attaques ; on

voit des soldats préposés à leur garde ou dépêchés en hâte, dès qu'une menace se précise. Prenons l'exemple des Turukku, originaires des montagnes du Zagros, à propos desquels on peut réunir un petit dossier (surtout pour l'époque dite "assyrienne"). Ils ont faim et n'ont pas de nourriture ; personne ne sait où ils se proposent d'aller ; on essaye de les suivre, voire de deviner leur itinéraire probable ; ils attaquent des villages, même ceux avec lesquels ils ont conclu des accords ; ils tuent et enlèvent des gens, ils ont même anéanti deux villes. Isme-Dagan est parti au secours des habitants, mais les Turukku se sont retirés dans les montagnes. Cette fois-là, ou une autre fois, Isme-Dagan les a poursuivis, en a tué beaucoup, mais ils ont profité d'une baisse momentanée du fleuve pour s'échapper pendant la nuit (16).

La solution ne sera pas obtenue par la guerre, qui n'en viendra pas à bout : on ne peut ni ramener les nomades au calme, ni les repousser définitivement. La diplomatie intervient alors : on fait la paix (verbe salāmum) ; Išme-Dagan prend la fille du chef des Turukku pour son fils ; il lui verse de l'argent et de l'or comme terhatum (II,40). Les ennuis continueront avec les Turukku au temps de Zimri-Lim (17). On pourrait évoquer aussi l'exemple de Hanéens sur qui Išme-Dagan remporte une victoire militaire ; l'essentiel est de s'arranger avec eux (issalim "la paix est conclue") (IV,40).

A l'intérieur même du système, on notera des défections : un souverain ou une ville décide de quitter le camp d'un roi pour faire allégeance à un autre. Ainsi tel ou tel "sont passés du côté de l'homme d'Ešnunna" (ittabalkatū) (XIV,106,rev.19'). Ainsi aussi, Qarni-Lim déplore que les rois qui étaient à ses côtés sont passés dans l'autre camp (18). Un peuple se révolte contre ses dirigeants qui, toutefois, essayent d'éviter la rupture avec le roi dont ils dépendent (IV,68). Parfois le lecteur de toutes les missives qui nous rapportent ces faits, finit par se demander qui est l'allié de qui.

Les rois cherchent aussi à causer des troubles chez l'adversaire : "maintenant il a poussé les muškenu à changer d'attitude, il a commis des choses désagréables". Qarni-Lim fomente un soulèvement, mais Zimri-Lim n'est pas de reste, si l'on en juge par les plaintes des habitants d'une ville qui déclarent : "Zimri-Lim soulève tout le pays contre nous", et ces malheureux, ballottés entre les adversaires, se proposent de réunir de l'argent pour gagner à leur cause le roi d'Ešnunna et obtenir, avec sa protection, un peu de tranquillité (19).

Il faut s'interroger sur les motifs de ces défections, de ces intrigues, de ces coups de main contre des villes-frontières. Tous ces rois ont d'abord

le souci de s'assurer des sources de revenus, des réserves de travailleurs ; ils cherchent donc à imposer des tributs à des populations qui les craignent ou demandent leur protection contre un voisin remuant. Ils essayent d'étendre leur autorité sur des territoires fertiles et à contrôler des villes. "Que le plus faible d'entre eux soit commandé" : tel est le principe (20). Zimri-Lim fait campagne à la tête de ses troupes, non tant pour livrer bataille, que pour "se concilier" des villes (X,121) ; Išme-Dagan exprime la même idée (IV,40). Toute menace de défection doit être réprimée et, préventivement, on surveille les allées et venues des messagers, des réfugiés, des personnages suspects ; les archives de Mari sont pleines de rapports sur ce sujet.

L'armée, indispensable, doit conserver le moral et la discipline ; pour éviter les mutineries ou les dommages que les soldats négligés pourraient commettre, il convient d'autoriser les troupes à se livrer à quelques pillages (21).

Il est certain aussi que les rois se laissaient aller à pratiquer pour eux-mêmes la razzia. Souvenir d'un passé de nomades ? Le butin consiste en biens et en personnes, des femmes, par exemple, qui fourniront la main d'oeuvre des ateliers de tissage ou qui deviendront danseuses ou chanteuses si elles sont bien tournées (V,27,5 ; X,125 et 126). Il va de soi que les rois voisins, ou les tribus lésées, appréciaient peu le siège et la prise d'une de leurs villes ou l'invasion de leur territoire.

Pour rendre compte des guerres de cette époque, il convient de faire la part des causes autres qu'économiques, démarche à laquelle répugnent les historiens modernes qui soupçonnent volontiers aux conflits des motifs cachés, qui ne sont pas avoués par les protagonistes. Or, dans bien des circonstances, les faits que nous jugeons futiles ou insignifiants, sont supplantés par les idées et suscitent des réactions apparemment disproportionnées. Les historiens apprécient peu que l'on parle de l'ambition des souverains, de leurs susceptibilités. C'est le moment d'évoquer la pièce fameuse de J. Giraudoux, La guerre de Troie n'aura pas lieu, ... et pourtant elle eut lieu ! Des incidents, qui, à première vue, ne devraient pas porter à conséquence, conduisent au bord du conflit armé. Rappelons l'affaire de la jeune concubine que Zimri-Lim envisageait d'offrir à son beau-père Yarim-Lim ; l'épouse de ce dernier, Gašera, prit fort mal ce projet et Zimri-Lim fut contraint de renoncer à présenter son cadeau ... mais s'il apaisait la reine, sa prudente retraite risquait d'offenser gravement le roi d'Alep (X,139).

On lira aussi les reproches très vifs qu'adressa Samsi-Addu à son fils : celui-ci se proposait de reléguer à la campagne son épouse qui était la fille

du puissant roi de Qatna ; l'humiliation qu'elle aurait ainsi subie était de nature à compromettre les bonnes relations entre les deux royaumes (22). Les échanges de cadeaux étaient également une source de malentendus ; si les objets offerts de part et d'autre ont, en gros, la même valeur, alors on vit ina salīmim u damqātim ; sinon, l'offense irrite celui qui s'estime, à tort ou à raison, lésé dans l'affaire ; on se rappellera la fameuse histoire de chevaux et la lettre furieuse de Išhi-Addu, de Qatna, à Išme-Dagan (V,20).

Les questions de protocole apparaissent capitales ; voir ses ambassadeurs moins bien traités que ceux d'un autre roi est jugé inacceptable (XIV,122). Des décisions intempestives de serviteurs trop zélés, provoquent des incidents qui peuvent tourner mal ; par exemple, retenir une caravane, arrêter un bateau avec son chargement et son équipage (V,9 et 14 ; XIII,130). Le prestige, l'honneur du roi est en jeu. Vexé, se jugeant facilement offensé, croyant ne pas avoir été l'objet du respect ou n'avoir pas reçu les hommages qu'il se croyait en droit de recevoir, un roi ami se transforme en ennemi ; il se détache de l'alliance, passe au parti de l'adversaire. Zimri-Lim s'indigne vite ; l'expression est : "tel roi m'a manqué", "il a péché" (uqallil), comme on traduit souvent; il s'agirait plutôt de traiter sans la déférence requise ; le contraire serait dummuqum "faire honneur à quelqu'un" ou kubbutum (de kabātum, forme II) "être plein d'attention pour quelqu'un" (29). En revanche, une action d'éclat, une prise de ville ou une guerre victorieuse, confère la gloire. Zimri-Lim paraît y être sensible : on y gagne un "nom", ce qui signifie "acquérir une bonne réputation" (X,107).

Les conflits restent, toutefois, locaux ; ce sont des différends entre rois qui ne nourrissent pas de vastes projets, du moins jusqu'à ce que Hammu-rapi, le roi de Babylone, ait des visées plus ambitieuses (24). Le lecteur des archives de Mari ne décèle pas des intentions de conquêtes lointaines ou d'asservissement de peuples étrangers. Les subtilités qui occupaient les chancelleries, les razzias de nomades, quelques sièges et quelques batailles, des renversements d'alliance, des disputes et des réconciliations : tel est le tableau qu'on peut esquisser des relations pacifiques ou belliqueuses de l'époque.

Cette situation aboutira pourtant à la lutte implacable avec Babylone, ainsi qu'à la chute de Mari avec la destruction du palais, sans rémission. C'est le signe que les temps ont changé : à la politique des royaumes a succédé la politique d'empire, qu'avait conçue et réalisée Hammu-rapi. La guerre aussi avait changé. Une brusque mutation du même genre avait frappé Clausewitz et fut au départ de sa réflexion : le contraste entre les conflits restreints

du XVIIIe siècle et les guerres quasi illimitées de la Révolution et de l'Empire. Comme le remarque R. Aron, le lien entre la chose militaire et la politique est flagrant. Au XVIIIe siècle avant notre ère, à une politique différente, celle de Hammourapi, devait correspondre une autre manière de conduire la guerre, avec des objectifs nouveaux. Les Hittites, plus tard, et ensuite les Assyriens fonderont leur politique et leurs actions militaires sur d'autres bases encore.

NOTES

1) Citons entre autres, A. FINET, Iawi-ilâ, roi de Talhayûm, dans Syria 41 (1964), p. 117 à 142 ; M. ANBAR, Les relations entre Zimri-Lim, roi de Mari et Qarni-Lim, roi d'Andariq, dans JCS 33/1 (1981), p. 48-51.

2) "Guerre et paix" était le thème proposé par Guy Kestemont à la réunion du Groupe d'études sur les droits orientaux anciens, réunion tenue sous le patronage du FNRS, à Bruxelles, le 1er décembre 1984. Le texte qu'on lira ici est celui, remanié, de la communication que j'y ai présentée.
Au moment de la préparer, j'ai relu les quelques pages que Raymond ARON consacre à sa thèse sur les idées du grand stratège prussien, dans ses Mémoires, Paris, 1983, p. 645-659.

3) Voir Recueil G. Dossin, p. 114. Nous citerons les articles de G. Dossin d'après ce volume des Mélanges assyriologiques, publié par Akkadica.

4) Recueil, p. 298. Pour la distinction entre abūtum/athûtum, p. 159.

5) Le terme namlākātum figure en XII,143,13 et dans B 308,12, lettre d'Ibal-Addu, pour laquelle on verra A. FINET, RA 60 (1960), p. 19.
Sur le haziānum, cf. A. FINET, AIPHOS XX (1968-72), p. 233.

6) Dans ARM XIII, p. 141 à 156 : voir l'article de Syria, cité à la note 1.

7) Recueil, p. 105. On remarquera le vocabulaire : hâram aqtul "j'ai tué l'ânon" et šumma tuqallal "si tu te conduis mal" (voir plus bas).

8) Recueil, p. 117. Etablir la paix : salīmam šakānum.

9) X,5 ; en fait, c'est sur l'ordre de Zimri-Lim que les deux rois se sont réconciliés; ils se sont concertés : qaqqadātišunu uštemidū.

10) OBT Tell Rimah, n° 1.

11) Recueil, p. 159.

12) Outre les documents déjà cités plus haut, voir Recueil, p. 153 ; II,37. Un inédit sera publié dans ARM XXV, il y est question de "tuer l'ânon" avec les Qutu "Goutéens".

13) Sur cette expression, voir A. FINET, AIPHOS XX (1968-72), p. 234.

14) On peut se demander si les Babyloniens avaient conscience de la notion de guerre et s'ils avaient un mot pour désigner ce genre d'activités. H. KLENGEL, au début de l'article Krieg du RLA, ne le pense pas, de même que von SODEN qui, dans le AHw, se borne à traduire nukurtum par "Feindschaft". En revanche, le CAD traduit ce mot par "hostility, war, act of war". D'après les exemples fournis, il semble qu'effectivement, dans beaucoup de passages, nukurtum puisse se traduire par "guerre" ; particulièrement au pluriel, le mot a un sens plus concret. Le verbe nakārum, de son côté, signifie "être en guerre", par exemple dans Recueil, p. 162 : inūma...itti bēliya ikkirū "quand ils étaient en guerre avec mon seigneur".
La "bataille" se dit kakkū ; on lit en X,120,6 : ina bārûtim ša kakkī "dans l'haruspicine des batailles". En XIV,109,19, deux rois se sont avancés contre Qarni-Lim : ana (giš)tukul.há (= ana kakkē) epēšim "pour engager la bataille" ; mais, plus bas, l'expéditeur de la lettre se demande : ulu kakkū uluma salīmum, que M. BIROT traduit en rendant bien l'opposition kakkū/salīmum par : "est-ce la guerre ou la paix qui (s'est faite) entre eux ?".
Les termes nukurtum et kakkū expriment l'état des relations inamicales qui s'instaurent entre deux nations quand elles ne vivent pas en paix ; ils représentent donc, dans le vocabulaire babylonien, l'idée de guerre.

15) La razzia : šeḫṭum ; faire une razzia : šahāṭum, cf. ARM XV, p. 259. En IV,21, 9-11, figure le mot saddum, qui pourrait avoir ce sens et qui serait d'origine occidentale ; on le rencontre aussi dans Recueil, p. 163, mais le passage cité n'étant pas complet, l'expression ša saddim ša Benê-yamīna ne peut être traduite avec certitude.

16) On verra, à propos des Turukku, les documents I,90;IV,22 ; 23 (la campagne d'Išme-Dagan) ; 24 et 25 (la famine qui sévit chez eux) ; 76; II,40 (l'accord et le versement de la terhatum). Sur les Hanéens, voir IV,40, ils fourniront plus tard des contingents pour la guerre. Sur les Benjaminites, cf. Recueil, p. 157.

17) M. BIROT, Syria 50 (1973), p. 6.

18) OBT Tell Rimah, n° 3.

19) Dans le premier cas, l'expression "choses désagréables" traduit l'accadien lā damqā-[tim epuš] (X,152) ; le "soulèvement" se dit : bartam ipuš (XIV,110) ; l'action de Zimri-Lim est décrite ainsi : mātam kalaša elini uštaṣbat (XIV,123).

20) Recueil, p. 159 et 160 : enšum ina birišunu limmalikam, phrase citée deux fois. On remarquera le verbe malākum, de même racine que namlākātum signalé plus haut.

21) V,16 : le moment est opportun pour faire monter les troupes au combat, "fais en sorte que les soldats jouissent du butin, qu'ils te bénissent". Sur les difficultés avec des troupes mal nourries, cf. V,61.

22) Le document A.2548 est resté inédit, voir le passage cité dans Recueil, p. 325.

23) Par kubuttum, on entend "témoigner du respect", envers sa mère par exemple. En X,46, rev.11' : nīnu [ma] nukabbitki "et nous, nous te respecterons !". Dummuqum a aussi un sens très proche : (les soldats) udammaqūni "les soldats sont déférents envers moi" (X,43,20, et plus bas, l.25).
Pour qalālum, et surtout la forme II, la traduction par "pécher" a des connotations inutiles, et erronées en l'occurrence ; prenons quelques exemples : a uqallilū "puissent-ils ne pas mal se comporter" (dans les pâturages) (Recueil, p. 156) ; šumma...tuqallal "si tu te comportes mal" (à l'égard de Zimri-Lim) (Recueil, p. 160) ; NP 1 uqallilma u itti NP 2 [ittak] ir : "NP 1 n'a pas témoigné de déférence et s'est montré hostile

envers NP 2" (X,5,13). M. BIROT, dans X,155, 13 et 16 a rendu ana qullulim par "commettre des méfaits", ce qui paraît juste.

24) On pourrait objecter que Yahdun-Lim et Samsi-Addu se sont glorifiés d'avoir conduit leurs armées jusqu'à la Méditerranée. On s'accorde généralement à reconnaître que ces raids restèrent sans lendemain ; peut-être même ces exploits ne sont-ils rapportés que par imitation, consciente ou inconsciente, de la campagne du grand Sargon et ne s'agit-il, en fait, que de réminiscences littéraires.